

Dictée du 17 février 2025

SALAMMBÔ.

LE FESTIN.

C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar.

Les soldats qu'il avait **commandés** en Sicile se donnaient un grand festin pour célébrer le jour anniversaire de la bataille d'Éryx, et, comme le maître était absent et qu'ils se trouvaient nombreux, ils mangeaient et ils buvaient en pleine liberté.

Les capitaines, portant des **cothurnes** de bronze, **s'étaient placés** dans le chemin du milieu, sous un voile de **pourpre** à franges d'or, qui **s'étendait** depuis le mur des écuries jusqu'à la première terrasse du palais ; le commun des soldats était **répandu** sous les arbres, où l'on distinguait quantité de bâtiments à toit plat, pressoirs, celliers, magasins, boulangeries et arsenaux, avec une cour pour les éléphants, des fosses pour les bêtes féroces, une prison pour les esclaves.

Des figuiers entouraient les cuisines ; un bois de sycomores se prolongeait jusqu'à des masses de verdure, où des grenades resplendissaient parmi les touffes blanches des cotonniers ; des vignes, chargées de grappes, montaient dans le branchage des pins ; un champ de roses s'épanouissait sous des platanes ; de place en place, sur des gazons, se balançaient **des lis** ; un sable noir, mêlé à de la poudre de corail, parsemait les sentiers, et, au milieu, l'avenue des **cyprès** faisait d'un bout à l'autre comme une double **colonnade d'obélisques verts**.

Le palais, bâti en marbre **numidique** tacheté de jaune, superposait tout au fond, sur de larges assises, ses quatre étages en terrasses. Avec son grand escalier droit en **bois d'ébène**, portant aux angles de chaque marche la proue d'une galère vaincue, ses portes rouges écartelées d'une croix noire, ses grillages d'**airain** qui le défendaient en bas des scorpions, et ses treillis de baguettes dorées qui bouchaient en haut ses ouvertures, il semblait aux soldats, dans son **opulence** farouche, aussi **solennel** et impénétrable que le visage d'**Hamilcar**.

Le Conseil **leur** avait **désigné** sa maison pour y tenir ce festin ; les convalescents qui couchaient dans le temple d'**Eschmoûn**, se mettant en marche dès l'aurore, **s'étaient traînés** sur leurs béquilles. À chaque minute, d'autres arrivaient. Par tous les sentiers, il en débouchait incessamment, comme des torrents qui se précipitent dans un lac. On voyait entre les arbres courir les esclaves des cuisines, **effarés** et à **demi nus** ; les gazelles sur les pelouses s'enfuyaient en

bêlant ; le soleil se couchait, et le parfum des citronniers rendait encore plus lourde l'**exhalaison** de cette foule en sueur.

Il y avait là des hommes de toutes les nations, des Ligures, des Lusitaniens, des Baléares, des Nègres et des fugitifs de Rome. On entendait, à côté du lourd patois dorien, retentir les syllabes celtiques bruissantes comme des chars de bataille, et les terminaisons ioniennes se heurtaient aux consonnes du désert, âpres comme des cris de chacal. Le Grec se reconnaissait à sa taille mince, l'Égyptien à ses épaules remontées, le Cantabre à ses larges mollets. Des Cariens balançaient orgueilleusement les plumes de leurs casques, des archers de Cappadoce s'étaient peint de larges fleurs sur le corps, et quelques Lydiens portant des robes de femme dînaient en pantoufles et avec des boucles d'oreilles. D'autres, qui s'étaient barbouillés de vermillon, ressemblaient à des statues de corail.

Ils s'allongeaient sur les coussins, ils mangeaient accroupis autour de grands plateaux, ou bien, couchés sur le ventre, ils tiraient à eux les morceaux de viande, et se rassasiaient appuyés sur les coudes, dans la **pose** pacifique des lions lorsqu'ils dépècent leur proie. Les derniers venus, debout contre les arbres, regardaient les tables basses, disparaissant à moitié sous des tapis d'**écarlate**, et attendaient leur tour. (...)

VOCABULAIRE :

- **Le pourpre :**
- Matière colorante d'un rouge vif, extraite à l'origine d'un mollusque (*le pourpre*, **nom masculin**).
- littéraire Étoffe teinte de pourpre ; d'un rouge vif. La dignité de cardinal, **c'est la pourpre** cardinalice.
- littéraire Couleur rouge vif.
- **nom masculin**
- Couleur rouge foncé, tirant sur le violet. → amarante.
- Anatomie *Pourpre rétinien* : pigment photosensible porté par les bâtonnets de la rétine, association d'une protéine et d'un pigment rouge.
- **adjectif** D'une couleur rouge foncé. → purpurin. *Velours pourpre*. *Son visage devint pourpre*. → s'empourprer.

- **Des lis / lys :** On prononçait autrefois [li], sans faire entendre le s final. Les deux graphies, lis et lys, sont admises. Lis, avec un i, est aujourd'hui plus courant. (ancien français **lil*, lis, pluriel du latin *lilium*)

- **Numidique** : Le **marbre numidique**, l'un des premiers marbres de couleur à avoir été introduits à Rome, fut, selon Pline, importé d'abord sous forme de blocs ... Il était extrait des carrières situées près de la cité antique de Simitthus, actuel village de Chemtou, en Tunisie.
- **Bois d'ébène** : Bois précieux très noir ou veiné. Grain très fin, bois très lourd.
C'est un arbre que l'on trouve au Nigeria, Cameroun, Guinée équatoriale, Gabon, République du Congo, République démocratique du Congo et en République centrafricaine.
Nom donné à une cargaison d'esclaves transportée par des bateaux de négriers.
- **L'airin** : (VIEUX) Bronze. (90 % de cuivre et 10 % d'étain).
-
- **Opulence** : Grande abondance de biens : **ex** : Vivre, nager dans l'opulence.
Synonymes : aisance, richesse
- **AU FIGURE** : Caractère ample, généreux (des formes).
- **Synonymes** ampleur, rondeur

- **Hamilcar** De tous les personnages de Salammbô, l'un des plus importants est sans conteste, **Hamilcar Barca**

Hamilcar Barca ou *Barcas*, né à Carthage vers 290 av. J.-C. et mort en 228 av. J.-C., est un homme d'État et général carthaginois, originaire de la région de Cyrène. Fondateur de la dynastie des Barcides, il est le père du célèbre général Hannibal, ainsi que de Hasdrubal et Magon.

Il a commandé le débarquement des troupes carthagoises en Sicile de 247 av. J.-C à 241 av. J.-C, vers la fin de la première guerre punique. Il s'est retiré en Afrique après la défaite de Carthage et la conclusion du traité de paix en 241. Lors de la guerre des Mercenaires en 240 av. J.-C, il est rappelé et met fin au conflit. À partir de 237, il mène durant huit ans une expédition en Espagne. Il meurt au combat en 228 av. J.-C.

- **Le temple d'Eschmoûn** est un temple antique dédié au dieu phénicien de la guérison Eshmoun, situé à deux kilomètres au nord-est de Sidon, au S-O du Liban...
- **Les Ligures** sont un peuple de l'Antiquité qui vivait au nord de la péninsule italienne, entre les fleuves du Var, de la Magra et du Pô.

les Lusitaniens sont un peuple installé pendant l'Antiquité dans le sud-ouest de la péninsule Ibérique - les Portugais.

- **Les Baléares** Les premières traces d'occupation humaine remontent à 5 000 ans av. J.-C. L'archipel des Baléares est contrôlé par les Carthaginois avant de passer sous la domination romaine. Les frondeurs des Baléares représentaient une unité militaire durant l'Antiquité romaine.
- **Le patois dorien** : Le **dorien** (Δωριῶτα (γλῶσσα) / Dorída (glōssa) en grec ancien) est un dialecte du grec ancien. Ses variantes ont été parlées au sud et à l'est du Péloponnèse.
- **Les terminaisons ioniennes** : des îles ioniennes, les Cyclades.
- **Le Cantabre** : Les Cantabres également appelés Lapurdes sont un ensemble de onze peuples qui occupaient une partie du nord de la Péninsule Ibérique,
- **Des Cariens** : **Les Cariens** sont un peuple du sud-ouest de l'Anatolie, signalé depuis le VII^e siècle av. J.-C. et peuplant la Carie. Marins et soldats mercenaires, ils laissèrent les Grecs fonder, sur leur côte, des villes où ils se mêlèrent à eux. Intégrés dans l'Empire perse, les Cariens connurent une réelle autonomie sous le gouvernement de dynastes dont le plus connu est Mausole (377-353). Intégrés dans la province romaine d'Asie (129 avant J.-C.), les Cariens furent définitivement hellénisés.
- **La Cappadoce** est une région de l'Ouest de la Turquie (partie européenne) et la **Lydie** également, partie asiatique.
-
-
-

FICHE ORTHOGRAPHE : LES NOMS PROPRES

Types de noms propres

Plusieurs types de noms sont considérés comme des noms propres :

- les prénoms, les noms de famille, les pseudonymes ou les surnoms :
Dominique ; Monsieur Vidal ; François Marie Arouet, dit Voltaire ; Nono
- les noms de sociétés, de marques, d'institutions...
Le Robert ; l'Académie française ; le Conseil constitutionnel
- les noms géographiques ([toponymes](#)) : *Espagne ; Nantes ; le Nil ; l'océan Atlantique ; l'Orient ; le Kilimandjaro ; la rue Mouffetard ; la place des Victoires*
- les noms d'habitants ([gentilés](#)) : *un Tchèque, une Tchèque ; un Breton, une Bretonne ; un Lisboète, une Lisboète*

Lorsque les noms d'habitants sont employés comme adjectifs ou lorsqu'ils désignent une langue, ce ne sont plus des noms propres. On les écrit donc avec une minuscule : *un médecin roumain ; une crêpe bretonne ; parler portugais ; un cours de japonais*

Certains noms propres sont passés dans le langage courant pour désigner des choses ou des personnes ; devenus noms communs, ils s'écrivent avec une minuscule :

Napoléon (l'empereur) → un [napoléon](#) (la monnaie)

Madeleine → une [madeleine](#) (le gâteau)

Gavroche (personnage des *Misérables*, de Victor Hugo) → un [gavroche](#) (gamin de Paris)

☛ antonomase

ACCORD : Les noms propres au pluriel

Pourquoi ne peut-on écrire « les Duponts déménagent », alors qu'ils sont plusieurs ?

Un nom de personne reste en général invariable, même précédé d'un déterminant pluriel.

> Les Durand ne seront pas présents.

Cependant, il peut prendre un « s » dans deux cas :

- s'il s'agit du nom français ou francisé de certaines familles royales ou princières ou de dynasties illustres.

> La mort d'Élisabeth I^{re} marque la fin de l'ère des Tudors.

- si le nom employé ne désigne pas la personne qui porte ou a porté ce nom mais d'autres qui lui sont comparées.

> Tous rêvaient de devenir des Balzacs et des Zolas.

En revanche, un nom de personne célèbre précédé d'un déterminant pluriel ne prend pas de « s » s'il désigne, dans une tournure emphatique, la personne elle-même.

> Où sont passés les Danton, les Robespierre ?

GENRE :

Les noms propres n'ont pas toujours de genre fixe et ne varient pas toujours en nombre.

L'œuvre : Salammbô. Flaubert.

Salammbô est un roman historique de Gustave Flaubert, paru en 1862, qui a pour sujet la guerre qui opposa la ville de Carthage aux mercenaires, au III^e siècle av. J.C.

Ces mercenaires, employés par Carthage pendant la première Guerre punique, se révoltèrent, furieux de ne pas avoir reçu la solde convenue.

Salammbô vient après Madame Bovary. Après avoir gagné le procès contre cette dernière, il exprime son désir de s'extirper littérairement du monde contemporain, et de travailler à un roman dont l'action se situe trois siècles avant Jésus-Christ. D'avril à juin 1858, il séjourne à Tunis pour s'imprégner du cadre de son histoire.

Avec ce roman, Flaubert devient un écrivain chercheur.

L'intrigue est une fiction, mais il se nourrit des textes de Polybe, Appien, Pline, Xénophon, Plutarque, et Hippocrate pour peindre le monde antique et la couleur locale, et décrire un univers exotique sensuel et violent.

Le nom de Salammbô, fille d'Hamilcar, a été inspiré à Flaubert par l'un des noms de la déesse Astarté : Salambo (grécisation du phénicien Shalambaal « image de Baal »)

Dès sa parution en 1862, le roman connaît le succès, porté par les encouragements de Victor Hugo, Jules Michelet et Hector Berlioz et malgré les critiques de Sainte-Beuve.

Le roman comporte 15 chapitres

1. Le Festin : Les mercenaires fêtent à Carthage la fin de la guerre dans les jardins d'Hamilcar, leur général. Échauffés par son absence et par le souvenir des injustices, ils ravagent sa propriété ; Salammbô, sa fille, descend alors du palais pour les calmer. Mathô et Narr'havas, tous deux chefs dans le camp des mercenaires, en tombent amoureux. Spendius, un esclave libéré lors du saccage, se met au service de Mathô et lui conseille de prendre Carthage afin d'obtenir Salammbô.

2. À Sicca : Carthage persuade les mercenaires de quitter la ville en attendant leur solde. Ils marchent jusqu'à Sicca. Le Suffète Hannon vient leur annoncer un délai dans le paiement de leur récompense, mais Spendius profite de la nouvelle de l'assassinat de 300 mercenaires restés en ville pour monter les soldats barbares contre Carthage.

3. Salammbô : Salammbô prie Tanit, déesse de la lune, et est instruite par Schahabarim, son grand prêtre.

4. Sous les murs de Carthage : Les Barbares reviennent faire le siège de la ville.

Mâtho et Spendius y pénètrent la nuit par l'aqueduc.

5. Tanit : Ils volent le « zaïmph », voile sacré de la déesse Tanit, dans le temple. Mâtho est découvert alors qu'il entre par effraction dans la chambre de Salammbô. On la suspecte alors d'avoir fait avec le Barbare. Mâtho s'enfuit sans difficulté, immunisé par le port du zaïmph.

6. Hannon : Un groupe de Barbares commandés par Spendius et Autharite vont faire le siège d'Utique et d'Hippo-Zaryte pour bloquer les approvisionnements de Carthage. Hannon et son armée surprennent Spendius et reprennent Utique, mais sont mis en déroute par le retour de Mâtho.

7. Hamilcar Barca : Hamilcar, héros de la guerre contre Rome en Sicile, revient à Carthage. On le blâme pour la défaite, il se défend devant le Conseil et défend la cause des mercenaires qu'il a commandés jadis. Mais quand il voit les dégâts causés à sa propriété lors du festin, il accepte la proposition des Anciens de faire la guerre contre les Mercenaires.

8. La bataille du Macar : Hamilcar bat Spendius au pont de Macar, près d'Utique.

9. En campagne : les troupes d'Hamilcar sont encerclées par les mercenaires, elles construisent un fort pour se défendre.

10. Le serpent : Carthage est affamée par le siège et démotivée par la perte du zaïmph. Schahabarim persuade Salammbô d'aller le reprendre à Mathô, en usant de tous ses charmes s'il le faut.

11. Sous la tente : Elle atteint sa tente sans se faire remarquer, d'un geste de main elle réclame le zaïmph, Mâtho reste subjugué par sa beauté et s'humilie devant elle et s'endort dans ses bras. Elle s'enfuit avec le zaïmph, alors que les troupes d'Hamilcar attaquent le campement. En la retrouvant, son père offre sa main à Narr'Havas, chef des numides qui a fini par trahir le camp barbare, à condition qu'il l'aide à obtenir la victoire.

12. L'aqueduc : Les Carthaginois, poursuivis par les Mercenaires, parviennent à rentrer à Carthage. Spendius coupe l'approvisionnement en eau de la ville, en perçant l'aqueduc.

13. Moloch : En désespoir de cause, les Carthaginois assoiffés offrent leurs enfants en sacrifice à Moloch. Hamilcar déguise l'enfant d'un esclave et l'envoie mourir à la place de son fils Hannibal. Le soir même, un orage éclate et remplit les citernes d'eau.

14. Le défilé de la Hache : Hamilcar fait tomber une partie des mercenaires dans le piège du défilé de la Hache. Ils y restent bloqués et meurent de faim peu à peu et se livrent au cannibalisme. Les généraux prisonniers dans chaque camp (dont Hannon et Spendius) sont crucifiés. Certains barbares arrivent à sortir mais sont écrasés par une charge d'éléphants. Hamilcar force les derniers mercenaires survivants à s'entretuer pour amuser ses troupes. Les Carthaginois et la dernière armée barbare s'affrontent lors d'une ultime bataille rangée. Mâtho, seul survivant, est capturé.

15. Mâtho : La victoire est célébrée à Carthage, c'est le jour des noces de Salammbô et Narr'Havas. Mâtho est offert en torture à la foule. Il succombe au crépuscule, le coeur arraché par un prêtre, devant Salammbô et celle-ci succombe au poison versé dans sa coupe alors que son mariage est célébré. C'est là, sa punition pour avoir touché le voile sacré de Tanit.

Une oeuvre inspiratrice : Son ouvrage inspirera de nombreuses œuvres plastiques, musicales et cinématographiques, telles qu'un tableau de Gaston Bussière en 1907, "Salammbô chez Mâtho" de Théodore Rivière en 1895, (petit groupe de sculptures en bronze, ivoire, or et turquoises), une lithographie d'Alfons Mucha en 1896, le film de Pierre Marodon en 1925, l'opéra du français Ernest Reyer, sur un livret de Camille du Locle, en 1890 ... et bien d'autres encore

L'AUTEUR : Gustave FLAUBERT. (1821-1880)

Situées au XIXe siècle ou dans l'Orient fantastique d'Antoine, de Salammbô, d'Hérodiade, les œuvres de ce « vieux romantique » (1821-1880) ont toutes pour sujet le conflit désespéré du rêve et de la vie. Emma, Frédéric Moreau, Bouvard et Pécuchet : ces rêveurs sont victimes de leur médiocrité, mais aussi de « l'éternelle misère de tout ». Manière de vivre autant que d'écrire, le style est une beauté autonome et vengeresse destinée à dominer la sottise universelle et le langage reçu qui la colporte. Quatre mille lettres de Flaubert ont clamé sa doctrine, sa rage, et quelquefois ses attendrissements. (G. S)

1. Flaubert ou l'ermite de Croisset

1.1. Une enfance morne

Fils d'un chirurgien-chef qui dirige aussi l'école de médecine de Rouen, Gustave Flaubert naît le 12 décembre 1821. Il a un frère plus âgé de huit ans, Achille, et une sœur plus jeune de trois ans, Joséphine-Caroline. Dès l'enfance, Gustave connaît l'ennui de la province et du collège. Il trouve son réconfort dans la littérature, en particulier [Chateaubriand](#) et les romantiques.

Élisa Schlésinger

En 1836, alors que le jeune Flaubert est en vacances à Trouville avec sa famille, tout bascule : il rencontre Maurice Schlésinger, un éditeur de musique, et tombe amoureux fou de son épouse, Élisa. Cette passion platonique le suivra toute sa vie - il ne lui écrira sa première lettre d'amour qu'à la mort de Maurice, trente-cinq ans plus tard.

Il est renvoyé de son collège en 1839, après avoir mené une fronde avec ses meilleurs amis contre le censeur. Il obtient tout de même son baccalauréat. Il effectue à cette période son premier voyage dans le sud de la France : dans les Pyrénées, à Marseille, en Corse. Cette expérience « panthéiste », ce sentiment de ne faire qu'un avec la nature et ce monde, le marque profondément.

Il commence des études de droit à Paris (1841), sans grande conviction, et les interrompt brusquement deux ans plus tard. En janvier 1844, dans une voiture avec son frère, Flaubert est victime d'une crise nerveuse (aujourd'hui diagnostiquée comme de l'épilepsie). Ces crises seront fréquentes jusqu'en 1849, avant de s'espacer. Il quitte Paris et revient vivre chez ses parents à Croisset.

1.2. En route vers le succès

Les premiers écrits de Flaubert sont marqués par l'autobiographie et le lyrisme romantique : les *Mémoires d'un fou* (1838), *Novembre* (1842) et la première version de *l'Éducation sentimentale* (1845) préparent la flamboyante *Tentation de saint Antoine*, dont la première version est achevée en 1849. Flaubert et Louis Bouilhet s'attellent à des scénarios de pièces de théâtre, qui resteront à l'état de projets. *La Découverte de la vaccine*, pastiche de tragédie classique dû au trio Flaubert, Bouilhet, Du Camp, reste inachevé.

« Le seul moyen de n'être pas malheureux, c'est de t'enfermer dans l'art et de compter pour rien tout le reste », écrit-il à son ami Alfred Le Poittevin, l'un des destinataires des lettres composant sa volumineuse *Correspondance*. Sa véritable vie d'écrivain commence donc avec la réclusion qu'il s'impose. L'année 1846 est difficile pour Flaubert : son père meurt, puis sa sœur succombe à une fièvre puerpérale. Lui et sa mère se chargent de l'éducation de l'enfant, une fille prénommée Désirée Caroline. Néanmoins, c'est durant cette année qu'il rencontre une des femmes de sa vie : *Louise Colet*, avec laquelle il entretiendra une importante relation épistolaire, témoignage irremplaçable sur sa vie d'écrivain. Leur relation, houleuse, durera jusqu'en 1854.

Il ne quitte sa Normandie natale que pour de courts séjours parisiens, mais aussi quelques voyages. Avec *Maxime Du Camp*, ils arpentent les routes de Bretagne. Cette expérience sera encore très forte en élans panthéistes pour lui (*Par les champs et par les grèves, Voyage en Bretagne*, posthume, 1886). Et bientôt suit un long séjour en Orient : ils visitent l'Égypte, le Liban, la Palestine, la Syrie, la Turquie, la Grèce et l'Italie, de 1849 à 1851.

Une entrée fracassante en littérature

En 1857, Flaubert publie *Madame Bovary*. Le roman vaut à son auteur un procès pour irrégion et immoralité. Défendu, entre autres, par *George Sand*, *Baudelaire* et *Sainte-Beuve*, l'écrivain est finalement acquitté, et le succès est aussi grand qu'a pu l'être le scandale. En 1857, Flaubert entame un projet des plus ambitieux : ressusciter l'antique Carthage au travers d'un roman. Pour se documenter, il voyage seul en Algérie et en Tunisie durant l'année 1858. Cinq ans plus tard, en 1862, Flaubert fait paraître *Salammbô*.

1.3. Ingrates dernières années

En 1869, après plusieurs ébauches, Flaubert publie enfin *l'Éducation sentimentale*. C'est aussi une somme de la philosophie flaubertienne de la vie : l'échec d'un amour romantique, vécu par l'antihéros Frédéric Moreau, est

l'image de l'échec d'une jeunesse qui s'est trompée de révolution. Le roman lui-même ne rencontre pas le succès escompté.

Certains événements, comme la **guerre de 1870** et l'invasion prussienne, puis les nombreux décès dans son entourage (Louis Bouilhet, Sainte-Beuve et Alfred Le Poittevin en 1869, Jules de Goncourt en 1870, Maurice Schlésinger en 1871, sa mère en 1872) l'ont fortement ébranlé. L'écrivain doit alors faire face à d'importants soucis financiers : sa nièce et son mari sont ruinés.

Publiée en 1874 après quatre ans de labeur, la troisième version de la Tentation de saint Antoine ne rencontre pas le succès non plus. Flaubert encourage l'éclosion du talent de **Guy de Maupassant**, le fils d'une amie d'enfance, établissant avec lui une relation de « tutelle intellectuelle ».

Maupassant : « *Pendant sept ans je fis des vers, je fis des contes, je fis des nouvelles, je fis même un drame détestable. Il n'en est rien resté. Le Maître lisait tout, puis le dimanche suivant, en déjeunant, développait ses critiques et enfonçait en moi, peu à peu, deux ou trois principes [...] : "Si on a une originalité, disait-il, il faut avant tout la dégager ; si on n'en a pas, il faut en acquérir une." »*

Une pièce de théâtre, *le Candidat*, créée en 1874 au théâtre du Vaudeville, ne rétablit pas ses finances : c'est un fiasco. Il doit vendre une partie de ses biens, ce qui constitue une épreuve douloureuse. Ses crises nerveuses deviennent de plus en plus fréquentes et l'épuisent. Pour subsister, Flaubert doit écrire vite. En 1877, il publie les **Trois Contes**. Parallèlement, il ne cesse de travailler à son grand œuvre volontairement dérisoire, **Bouvard et Pécuchet**. La rédaction de ce roman « philosophique » occupera presque exclusivement les dix dernières années de sa vie, dépassant de loin en labeur et en souffrance la pourtant difficile gestation de ses romans. Il sera publié inachevé et à titre posthume (1881), car Flaubert a succombé à une attaque le **8 mai 1880**.

2. Flaubert le perfectionniste

Le « gueuloir »

La précision du vocabulaire, l'équilibre de la ponctuation, le contrôle des assonances et la maîtrise du rythme atteignent avec Flaubert à un degré d'harmonie absolu. Dans la solitude de la maison familiale de Croisset, l'auteur corrige ses brouillons, multiplie les versions de ses textes et les soumet à l'épreuve du « gueuloir » - une pièce réservée où il peut les lire à haute voix, ou même les crier, pour mesurer l'effet qu'ils produisent. Or ce travail est difficile, rarement heureux. À travers les échecs, les crises et les périodes de doute, il

s'apparente à un sacrifice. Sceptique et désabusé devant l'existence et les hommes, Flaubert envisage l'écriture comme un martyre, guidé par la seule foi dans la perfection.

Les « deux bonshommes »

« Il y a en moi, littérairement parlant, deux bonshommes distincts : un qui est épris de gueulardes, de lyrisme, de grands vols d'aigles, de toutes les sonorités de la phrase et des sommets de l'idée ; un autre qui fouille et creuse le vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi puissamment que le grand, qui voudrait vous faire sentir presque matériellement les choses qu'il reproduit ; celui-là aime à rire et se plaît dans les animalités de l'homme » (Lettre à Louise Colet, 16 janvier 1852).

